

## PROLOGUE

### BRADWELL

*Il connaît la fin. Il la distingue presque aussi clairement qu'il a vu le début.*

*« Commence là », murmure-t-il dans le vent. Ses ailes sont énormes. L'air agite ses plumes ; certaines traînent par terre derrière lui. Il doit les coller contre son corps face à la bise, tandis qu'il traverse les chaumes en direction des falaises de pierre. Il voudrait rebrousser chemin, creuser et forer un passage vers le petit garçon qu'il fut jadis.*

*Voici ce qu'il n'a jamais dit à personne.*

*Il ne dormait pas alors qu'on assassinait ses parents ; il s'est forcé à le croire.*

*Après que les hommes se sont introduits chez eux, il a été réveillé par un bruit de pas, un cri de sa mère, sans doute juste avant qu'elle et son père soient tués. On l'avait mis en garde contre les inconnus qui entreraient chez eux. Il est descendu de son lit à quatre pattes et s'est caché dessous.*

*Il a aperçu une paire de bottes par l'interstice entre le cache-sommier et le sol. Elles se sont immobilisées tout près de lui, et l'un des meurtriers (celui chargé de l'éliminer) s'est agenouillé, a soulevé le pan de tissu et, pendant un instant, ils se sont trouvés nez à nez.*

*Bradwell ne bougeait pas, ne respirait pas. L'autre avait un visage long et anguleux, la mâchoire légèrement tordue. Ses yeux étaient bleus.*

*Finalement, sans un mot, il a laissé retomber l'étoffe.*

*Il a dit à son complice : « Le gamin doit dormir chez un ami.*

*— Tu as inspecté la pièce ?*

*— Ouais, de fond en comble. »*

*Il les a écoutés partir, mais ne s'est pas relevé pour autant. Il a fait semblant de dormir, sans changer de place. Il a fait semblant de rêver. Puis il a ouvert les paupières, et c'est ce qu'il a raconté ensuite : il est descendu à la cuisine comme s'il s'agissait de n'importe quel matin et c'est peut-être tout ce que son esprit pouvait accepter. Comme ses parents n'étaient pas en train de préparer le petit déjeuner, il les a appelés, et ce n'est qu'à ce moment qu'il a été pris de panique. Pour finir, il a découvert leurs corps immobiles dans leur lit.*

*Il aurait pu se précipiter en entendant sa mère crier, au lieu de quoi il s'est caché. Il a dit à Pressia qu'il dormait tout au long de ce double meurtre, et il voulait croire que c'était la vérité. La vérité cependant, c'est que, ce jour-là, il aurait dû mourir, pour une première fois qui était loin d'être la dernière. Le fait qu'il soit en vie est fortuit.*

*Il escalade les rochers et s'approche du bord de la falaise. C'est la nuit mais la lune brille. Il déploie largement ses ailes et se penche contre le vent. L'espace d'une seconde, il s'imagine que celui-ci va mollir, qu'il va tomber en avant et voler.*

*Mais les ailes dont il est muni ne le soutiendront pas.*

*Voler. Ce n'est pas ainsi que ça se terminera.*

*Ça se terminera dans la cendre et la boue.*

*Il aurait dû devenir un martyr, en même temps que ses parents.*

*Ces jours passés avec ses frères (El Capitan et Helmud) étaient un emprunt. Il n'a jamais été censé aimer ou avoir quelqu'un qui l'aime – Pressia. Quand il pense à elle, c'est comme si on lui arrachait le cœur. Il aurait pu mourir avec elle sur le sol gelé d'une forêt. Il aurait pu mourir attaché à ses*

*frères, son sang se mêlant au leur. Mais ça ne s'est pas terminé comme ça.*

*Ici, sur la falaise, le dénouement lui apparaîtrait : il est étendu sur le sol, au milieu de la cendre et de la poussière, et sa poitrine est ouverte. La vérité s'élève de son corps tel un long ruban blanc, moucheté de son propre sang.*

*Comment cela arrivera-t-il ? Quand ?*

*Il sait seulement que ce n'est pas très éloigné.*

*Avec l'air qui traverse ses ailes, il a l'impression de voguer vers la fin – ou serait-ce elle qui se jette à sa rencontre ? Cette fois, il ne se cachera pas. Cette fois, il répondra à l'appel.*



PRESSIA

CLÉ

La porte de la chambre de Pressia est fermée. Les gardiennes vont et viennent avec des clés suspendues à un anneau, qui cliquent – combien y a-t-il de chambres ? Où est Bradwell ? Où sont Helmud et El Capitan ? Et ses affaires – l’ampoule, la formule ?

Les femmes ne répondent jamais à ses questions. Elles lui disent de se rétablir. « Je ne suis pas malade. » Elles lui disent de se reposer. « Je n’arrive pas à dormir. » Elles sourient, hochent la tête et désignent les alarmes fixées à chacun des murs de sa chambre. « S’il y a une urgence, appuie dessus. » Elles-mêmes portent des colliers avec des boutons d’appel. Cependant, elle ignore à quel type d’urgence elle doit s’attendre. Quand elle leur pose la question, elles restent évasives : « Juste au cas où...

— Au cas où quoi ? »

Elles ne répondront pas.

Chaque jour est le même. Il y en a trop pour les compter ; les semaines ont passé – près d’un mois ?

Les gardiennes ont toutes un aspect doré, un rayonnement, presque. Est-ce à cause de la lumière du feu ? Est-ce parce qu’un si grand nombre d’entre elles sont enceintes – les femmes enceintes ne rayonnent-elles pas ? Est-ce un éclat d’origine interne ? La plupart présentent des ventres qui jaillissent depuis leurs hanches. Gonflés.

Mais il n'y a pas que les gardiennes qui sont dorées. Les enfants dans le pré également. On les envoie jouer dehors à différents moments de la journée. Ils ont des bâtons, des balles, et des filets sont accrochés à des poteaux plantés dans le sol froid. Dorés, tous, comme si on les avait trempés dans quelque chose d'un peu métallique, et dépourvus de fusions, de cicatrices ou de marques. Juste de la peau. Les alarmes se balancent sur le devant de leurs manteaux.

Les gardiennes apportent à Pressia des plateaux de nourriture : des bouillons chauds, des bouillies de céréales, de grands verres de lait froid – du lait entièrement blanc, sans la moindre cendre remuant dedans. Les mangeurs de cendre sont partout : ils s'agitent à travers les cuillers, le long du rebord de la baignoire en métal, sur les vitres, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le dos bombé et faiblement iridescent, ils semblent travailler nuit et jour, résistant au froid.

Une gardienne lui a expliqué qu'on les avait élevés afin qu'ils fourrent la cendre dans leur bouche minuscule, au moyen d'une délicate paire de bras, et ceci pour *effacer l'ardoise* – ce sont les termes qu'elle a employés.

Ils sont la raison pour laquelle le ciel derrière la fenêtre est bleu, au lieu de gris.

La raison pour laquelle les draps, les taies d'oreiller et jusqu'aux plumes d'oies qui s'échappent des édredons sont souvent d'un blanc étincelant. Pressia ne se souvient pas d'avoir jamais vu quelque chose d'aussi immaculé.

Tout dans sa chambre est tenu propre. Ses draps sont changés quotidiennement. Dans la salle de bains adjacente, il y a toujours un pain de savon neuf. Quelqu'un retire même les cheveux entortillés dans sa brosse : chaque matin, ils ont disparu. Elle passe le doigt sur la fenêtre, puis regarde à travers.

Elle voit une vieille tour de pierre, penchée comme si elle se courbait dans le vent, d'étranges animaux à la démarche pesante (de la taille de vaches, avec une peau épaisse et caout-

chouteuse, sans poils, dotés à l'occasion de défenses), errant dans la brume, vers le bas de la pente. Derrière le troupeau se trouve le vaisseau aérien, rivé à la terre par un dôme de verdure : il a été avalé par le lierre.

Rentreront-ils un jour ? À la maison. A-t-elle jamais eu une « maison » ? Et maintenant, après tout ce qui s'est passé, après tout ce qu'elle a fait, mérite-t-elle d'en avoir une ? Bradwell, ses ailes massives – c'est elle qui lui a infligé ça. Elle veut revenir à comment c'était avant. Mais on ne peut revenir en arrière.

*Effacer l'ardoise.*

*Et quand l'ardoise ne peut être effacée, qu'est-ce qu'on fait ?*

Est-ce que quelqu'un répare le vaisseau ? Bradwell, El Capitan et Helmud ont-ils recouvré suffisamment de forces pour voyager ? Le premier lui pardonnera-t-il jamais ?

« C'est du temps gâché ! » Il lui est arrivé de perdre patience et de crier aux gardiennes : « Nous devons rentrer chez nous ! Les gens ont besoin de nous ! »

Elles sourient, hochent la tête, désignent les alarmes sur les murs.

La nuit, quand sa chambre s'assombrit, les boutons rougeoient et elle entend les hurlements. Ils lui parviennent chaque nuit – des chiens au loin. Ou bien des loups, des renards, des coyotes ? Quel genre de chiens hurlants vit dans ce pays ? Parfois, elle souhaiterait qu'ils se rapprochent par cercles concentriques, menaçant de la dévorer. Peut-être a-t-elle envie d'être déchiquetée, de disparaître.

Et elle se réveille avec le même sentiment. C'est sa culpabilité qu'elle veut voir déchiqueter, dévorer, éliminer. Bradwell. Elle pense à lui en ce moment, dans sa chambre teintée de lumière matinale. Après qu'elle a injecté le sérum aux oiseaux dans son dos, après que ces ailes ont poussé de façon aussi rapide qu'extravagante, tandis que sa cage thoracique et ses épaules s'élargissaient en conséquence – il a demandé : « Qu'est-ce que tu m'as fait ? » Elle a conscience aujourd'hui qu'elle l'a trahi. Il

ne désirait pas être sauvé par le contenu de l'ampoule – le médicament qui, un jour, permettra éventuellement de Purifier les survivants de toutes leurs cicatrices et de toutes leurs fusions. Il préférerait mourir Pur – selon sa propre définition du mot. Toutefois, elle ne pouvait le laisser partir.

Seule, rêvant encore à moitié, elle est couchée et se rappelle comment c'était dans le passage, sur le sol dur, avec Bradwell, dont les mains rêches et chaudes enserraient son visage. C'était comme d'être pleinement vivante pour la première fois de sa vie – vivante dans chaque cellule de son corps. Alors qu'à présent, quelque chose en elle semble mort. Elle se sent vide. Bradwell la hait. Elle se hait elle-même. Elle ne sait trop lequel est le pire. Elle ferait tout pour regagner sa confiance, mais elle a conscience que le mal ne peut être défait.

Sur un plan philosophique, elle comprend pourquoi il abhorre la seule idée d'inverser ses fusions, d'effacer ses cicatrices ; il ne veut pas inverser ni effacer le passé, les péchés du Dôme. Toutefois, elle s'étonne qu'il n'y ait pas la moindre partie de lui (tout au fond) qui désire qu'on lui rende son intégrité.

Elle touche la marque à l'intérieur de son poignet – une ligne fine et plissée où la peau synthétique de la tête de poupée est parcourue par ses propres terminaisons nerveuses. À l'âge de treize ans, elle a tenté de trancher la tête et sa main avec. Elle se souvient de la sensation du couteau sur sa peau. Ça piquait vivement. C'était quelque chose qu'elle contrôlait – pas qui lui *arrivait*. Elle aimerait avoir le contrôle. Croyait-elle qu'un moignon serait mieux ? Avait-elle seulement réfléchi ? Pas vraiment. Elle espérait seulement s'en libérer.

C'est toujours le cas. L'ampoule et la formule représentent une étape de plus dans cette direction, mais Bart Kelly les a confisquées – quand ils avaient tous risqué leur vie pour les trouver. Si elle réussissait à les apporter dans le Dôme, où des scientifiques continuent à travailler dans les laboratoires, elle



ne serait pas la seule à en bénéficier. Non. Un avenir serait possible, dans lequel tous les survivants seraient à nouveau intacts.

Elle frotte ses phalanges emprisonnées dans le crâne de la poupée et se gratte le bras de bas en haut. Elle veut être entière. Après toutes ces années, qui ne le souhaiterait pas ?

Une clé grince dans la serrure. La poignée tourne. C'est un matin clair.

Pressia s'assied et se rapproche du bord du lit, en attente.

Fedelma est la seule gardienne dont elle connaît le nom. C'est la responsable en chef et elle noue ses cheveux telles deux cornes sur le sommet de sa tête. Elle a plus de pouvoir que les autres ; peut-être pour cette raison est-elle autorisée à parler davantage qu'elles. Pressia est soulagée de la voir.

Fedelma est enceinte, elle aussi. Son ventre est comme un tambour avec lequel elle doit négocier dans ses déplacements, et elle n'est plus toute jeune. Ses tempes grisonnent. La peau autour de ses yeux se plisse légèrement quand elle sourit. Elle ouvre grand la lourde porte en la repoussant d'une main, tandis que de l'autre elle tient un plateau métallique. « As-tu dormi ? s'enquiert-elle.

— À peine, répond Pressia, avant d'aller droit à l'essentiel : Je veux voir Bart Kelly. » Elle ne l'a pas revu depuis le premier jour (un mélange confus de bruits, d'épines, de sang et d'ailes), lorsqu'on les a tous mis sur une charrette et amenés ici. « Il a des choses qui m'appartiennent.

— Il tient ses promesses, déclare Fedelma, posant le plateau sur la table de chevet. Il te dira tout le moment venu. »

*Tout.* Au sujet de sa mère et de son père ? À propos du passé ? Bart Kelly était l'un des Sept. C'était un ami de ses parents quand ils étaient jeunes. Il en sait plus sur eux qu'elle n'en saura jamais. Elle a du mal à comprendre, à présent, comment elle a pu espérer retrouver son père ici. Il lui manque, même s'il est pour elle un étranger.

« Et le vaisseau aérien ? Va-t-il le laisser sous le lierre, sans rien faire ?

— Pour l’instant, le lierre est un bon camouflage. Il préserve le vaisseau des prédateurs et des bandes de voleurs. C’est la raison pour laquelle on en a fait une plante carnivore. C’est une protection. »

*On en a fait une plante carnivore ?* songe Pressia. Quelque part se trouvent des laboratoires, dans lesquels on fait pousser la couverture végétale du sol...

Fedelma tend la main et lui prend doucement le poignet – pas celui de la tête de poupée, non. Bien qu’elle fasse semblant de ne pas être surprise, la gardienne est déconcertée par la tête de poupée, perturbée par la façon dont celle-ci est fusionnée au poignet de la jeune fille.

« Que faites-vous ? » s’étonne Pressia.

Fedelma remonte la manche de son pull, dénudant son bras. « Tu vois ? Ta peau a commencé à prendre une teinte un peu dorée. On ajoute à ta nourriture un produit chimique qui éloigne le lierre – grâce à une odeur qui émane de tes pores. »

Pressia la distingue maintenant. Une coloration très pâle. Elle tire sa manche. « Les gens n’aiment guère qu’on les empoisonne, proteste-t-elle.

— Ils n’aiment pas non plus se faire étrangler et saigner à mort par le lierre épineux. » C’est vrai. Pressia a constaté par elle-même comment le végétal a failli tuer Bradwell, El Capitan et Helmud. « Mange, ajoute la femme, poussant le plateau vers elle.

— Pourquoi on ne me dit pas un mot sur les alertes ? De quoi avez-vous peur ? »

Fedelma se frictionne les bras, comme si elle avait froid. « Nous n’en parlons pas. » Elle se rapproche de la fenêtre.

« J’ai entendu les hurlements.

— Les chiens sauvages sont à nous. Ils concourent à notre protection.

— Pourquoi ne pas simplement m'expliquer les choses ? Je veux connaître la vérité.

— Nous n'avions jamais eu d'étrangers. Nous ignorons comment les traiter, sinon comme de parfaits inconnus, une menace potentielle.

— J'ai l'air de constituer une menace ? »

Fedelma l'observe sans répondre. « L'un d'entre vous s'est mis à déambuler dans le parc. Je ne sais pas comment il a obtenu la permission. C'est celui qui était dans le plus mauvais état quand vous êtes arrivés. Il n'a peut-être reçu aucune autorisation, pourtant il est là-dehors. Je l'y ai vu deux jours de suite. »

Pressia se lève et gagne précipitamment la fenêtre. « Bradwell ? »

Fedelma hoche la tête. « Il manque un peu d'équilibre, toutefois, depuis que... »

Les bêtes domestiquées ont été rassemblées ailleurs, mais les enfants sont là – courant avec des ballons et des bâtons. Beaucoup de leurs jouets semblent neufs, ainsi que leurs chapeaux et leurs écharpes. Noël vient de passer. Les ont-ils reçus comme cadeaux ? Ils crient et sifflent. Quelques-uns chantent, remuant les mains à l'unisson.

Une fillette solitaire, vêtue d'un pull rouge vif, passe entre les groupes. Elle serre une poupée contre sa poitrine. Pressia se représente elle-même à cet âge, tenant sa propre poupée – celle qui est fusionnée à son poignet, pour toujours. Elle a été neuve, autrefois – ses yeux brillaient et clignaient ensemble avec un clic. Être neuve. Se *sentir* neuve. Elle est incapable de l'imaginer...

Une seconde fillette rejoint la première – une jumelle parfaitement identique. Les deux se donnent le bras et poursuivent leur chemin.

Tant d'enfants, si peu d'adultes ! Ils repeuplent. C'est une nécessité. Où se trouve Bradwell ? « Vous le voyez, tout de suite ? demande-t-elle.

— Non, mais il est quelque part là-dehors.

— Je dois sortir également. »

Fedelma secoue le chef. « Tu as besoin de manger. De dormir. Si tu veux devenir plus forte, tu as besoin...

— J'ai besoin de le voir – de mes propres yeux. » La jeune fille se dirige vers la porte, que la femme a oublié de refermer derrière elle.

« Non ! Pressia ! Arrête-toi ! »

Cependant, celle-ci a déjà franchi le seuil et s'élançe dans le couloir. Elle trouve un escalier et dévale bruyamment les marches. Elle entend Fedelma dans son dos. « Pressia ! Non ! »

Est-elle censée courir alors qu'elle est enceinte ? Quel âge a-t-elle, d'ailleurs ?

Elle découvre une porte imposante qui donne sur l'extérieur.

L'air est glacial et humide. Elle avance rapidement, à travers le champ d'enfants dorés.

Un groupe joue à un jeu dans lequel les uns forment un large cercle, tandis que les autres, à l'intérieur du cercle, tournoient jusqu'à en avoir le vertige.

*Regarde-toi dans un miroir.*

*Cherche celui qui te correspond.*

*Trouve-toi toi-même ! Trouve-toi toi-même !*

*Ne sois pas le dernier !*

Les gosses qui forment le cercle chantent à tue-tête, puis ceux qui ont le vertige les prennent en chasse, s'éparpillant sur la pelouse.

D'autres encore, qui ne jouent pas avec les précédents, s'immobilisent et fixent Pressia. À présent qu'elle est parmi eux, elle aperçoit une nouvelle paire de jumeaux. Et voilà un troisième enfant qui paraît identique. Elle n'a jamais vu de triplés auparavant. Néanmoins, elle s'interdit de les dévisager ; elle-même n'aime pas qu'on la dévisage.

Un garçon aux cheveux de jais s'exclame : « Regardez ! » et il désigne du doigt le poing-tête-de-poupée. Pressia refuse de le dissimuler.

Fedelma, qui halète derrière elle, crie : « Du calme, petit ! Reprends ton jeu. »

Pressia s'efforce d'atteindre la tour de pierre ; il lui faut un meilleur point de vue. Ces gamins lui rappellent ce qu'il doit en être dans le Dôme. L'air respirable, l'absence de difformités, de cicatrices, de fusions. Elle se demande où Partridge, son demi-frère, se trouve à présent. Il est rentré de son plein gré dans le Dôme. Trouve-t-il des gens pour l'aider à mettre fin au règne de son père ? Se souviendra-t-il de ceux qui souffrent à l'extérieur ? Fera-t-il ce qu'il faut ? Elle-même fait-elle ce qu'il faut, emprisonnée ici, gaspillant un temps précieux ? Bart Kelly tiendra-t-il parole ?

« Tu n'as rien à faire dehors ! lui lance Fedelma. Tu es soumise à des consignes très strictes pendant ta convalescence ! Si Bart Kelly l'apprend, ça ira mal. Tu m'écoutes, oui ou non ? »

Pressia parcourt les derniers mètres qui la séparent de la tour, l'intérieur des poumons piqué par le froid. Elle gravit deux à deux les degrés du petit escalier en colimaçon, se hissant le long de la rampe avec sa main valide. Elle appuie la joue de la poupée contre sa poitrine, comme si celle-ci pouvait percevoir les battements de son cœur.

C'est une tour ronde, au toit pointu. Les étroites fenêtres sont de simples châssis – sans vitres. Le vent s'y engouffre. La pierre est froide et usée par les intempéries, parsemée de plaques de mousse glissantes. Elle s'arrête pour jeter un œil par l'une des embrasures – le brouillard qui roule ses vagues, le vaisseau aérien vu sous un angle différent. Le lierre frémit et l'appareil semble osciller légèrement. La plante a-t-elle enfoncé si loin ses racines qu'elle imprime son propre mouvement au vaisseau ? Celui-ci est-il envahi par la vermine ?

Partiront-ils un jour d'ici ? Sans l'appareil, c'est impossible.

Elle se déplace sans tarder jusqu'à l'ouverture suivante – quelques bêtes, d'un genre qu'elle ne saurait nommer, flairant l'herbe près d'un rebord pierreux.

Elle entend les bottes de Fedelma sur les marches. Elle se retourne et voilà la femme devant elle, soufflant comme un bœuf.

« Est-ce bien indiqué de me poursuivre dans votre état ?

— Est-ce bien indiqué de courir à droite à gauche dans *ton* état ? » riposte l'autre. Toutes deux ont quitté le bâtiment principal sans manteau. La gardienne croise les bras sur sa poitrine, au-dessus de son ventre. L'air agite les fines mèches de cheveux qui se sont détachées des deux chignons dressés sur sa tête.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que *je* suis malade ? l'interroge Pressia. Ce sont Bradwell, El Capitan et Helmud qui ont failli mourir. Pas moi.

— C'est à cause des piqûres des épines qu'ils sont malades, mais ton cas est plus grave, en un sens. Tu es malade du cœur. »

Pressia est stupéfaite. « Je ne vois pas de quoi vous parlez. » Elle comprend très bien, en réalité. Sa souffrance est en elle, telle une pierre pesante posée sur son cœur. La culpabilité, le deuil, la trahison. Elle va à la fenêtre suivante. Son regard ne rencontre que le ciel, la terre et des arbres au loin. Un mangeur de cendre escalade les pierres soigneusement encastrées dans la paroi. Elle le pousse du bout de l'index.

« Tu dois guérir à l'intérieur, déclare Fedelma. Ça prend du temps. »

Les yeux de Pressia s'emplissent de larmes. Le poids est si lourd qu'elle a de la peine à respirer. Il l'opprime, lui cause des élancements.

« Kelly veut vous voir aujourd'hui. Tous.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit avant ?

— Je n'étais pas censée t'en informer. » Elle soupire. « Il vous aidera, mais il voudra quelque chose en échange.

— Quoi ? »

Fedelma ne répond pas. Elle penche le front vers une ouverture. C'est un moment silencieux, à part les enfants qui jouent

dans le terrain, le vent. « Voilà celui que tu cherches, dit-elle, et elle s'écarte de la fenêtre. Viens voir. »

La jeune fille s'empresse d'obéir.

Bradwell descend la pente au milieu des hautes herbes. Trois paires d'ailes encombrantes sont recourbées sur son dos, se raccordant aux talons de ses bottes. Leurs pointes traînent derrière lui. Il n'est pas habitué à leur poids, et les bourrasques violentes l'entraînent avec elles. Les ailes le rendent gauche, maladroit et hésitant – comme un poney qui tenterait de s'habituer à de nouvelles pattes.

Fanny, toujours loyale, le suit, la boîte noire qui lui tient lieu de corps suspendue à ses membres grêles, eux-mêmes reliés à ses roues qui tracent deux sillons dans l'herbe derrière le jeune homme.

Elle se rappelle la seringue dans sa main tremblante et comment elle a injecté son contenu aux trois oiseaux incrustés dans le dos de Bradwell. Il souhaitait mourir selon ses propres conditions. Elle lui a enlevé cette possibilité. Cependant, il est vivant. Le cœur de Pressia tambourine dans sa poitrine. Elle ne va pourtant pas s'excuser de l'avoir sauvé. Cela lui serait impossible.

Et il ne le lui pardonnera jamais.

Il se fige et, pendant un instant, elle se demande s'il sent ses yeux sur lui. Mais il ne se tourne pas vers elle. Il lève le visage en direction du ciel – des oiseaux y décrivent des cercles. Il est encore pâle d'avoir perdu du sang, mais sa mâchoire est volontaire, son regard d'acier. Il prend une profonde inspiration, qui lui gonfle le torse. Tandis qu'il observe le vol plané des oiseaux, l'une de ses ailes se contracte, presque imperceptiblement.

*Tourne-toi. Tourne-toi et regarde-moi*, lui enjoint-elle. *Je suis ici.*

Mais il se recroqueville face au vent et continue à marcher.